

TOBIAS SMOLLETT, L'INVENTEUR DE LA CÔTE D'AZUR

Pierre Joannon

Laurence Sterne s'est amusé, dans *Le Voyage Sentimental*, à caricaturer Tobias Smollett sous les traits d'un barbon souffreteux et colérique. De ce portait, digne du crayon de Hogarth, Emile Henriot fit l'épigraphe de son charmant roman aixois *Le Diable à l'Hôtel* : « Le savant Smelfungus voyagea de Boulogne à Paris, de Paris à Rome et ainsi de suite. Le savant Smelfungus avait la jaunisse. Accablé d'une humeur sombre, tous les objets qui se présentèrent à ses yeux lui parurent décolorés et défigurés. Il nous a donné la relation de ses voyages : ce n'est qu'un détail de ses pitoyables sensations. »

William Thackeray est moins sévère pour son confrère écossais qu'il dépeint, dans *Les Humoristes anglais du dix huitième siècle*, comme un « homme viril, sympathique, honnête et irascible, usé et battu, mais toujours brave et généreux. »

Une enfance endeuillée, solitaire et inquiète est sans doute à l'origine de l'irritabilité nerveuse qui fera de sa vie une vallée de larmes. Avec pour tout bagage une tragédie ratée et un vague brevet de médecin, Tobias Smollett embarque comme chirurgien sur un navire de ligne qui participe à l'expédition de Carthagène en 1741. Il s'engage dans la Compagnie des Indes Occidentales et réside quelque temps à la Jamaïque avant de regagner l'Angleterre où il épouse la « belle et accomplie Miss Lascelles », laquelle devra très vite renoncer à maîtriser ce fauve au cœur taraudé par l'anxiété, la misère et le dégoût de l'humanité.

En 1748, à l'âge de vingt sept ans, il connaît le succès avec *Roderick Random*, roman picaresque digne d'un *Le Sage* affligé d'aigreurs d'estomac. Taine soutenait qu'un français a peine à supporter les romans de Smollett tant ils évoquent « une meute de bouledogues acharnés à se battre, et qui, lorsqu'ils entrent en gaieté, s'amusent encore à s'enlever des morceaux de chair. » Visant l'auteur à travers un de ces personnages, le père de Thomas Graindorge ajoutait : « On prend en haine son caractère rancunier, concentré, opiniâtre, qui... n'est bon qu'à choquer ou à tyranniser les autres. »

Sans doute ses compatriotes prisaien-ils les histoires de bouledogues en furie : une certaine notoriété s'attacha à ses pas, mais une notoriété trop modeste pour lui assurer jamais l'aisance qui lui eût permis de poser sur l'homme et sur la vie un regard moins féroce. Alternant œuvres personnelles et compilations alimentaires, Smollett épuisa ses forces, trouvant dans ce travail de galérien ample motif à vérifier le bien fondé d'une misanthropie que l'ironie seule rendait tolérable à ses proches.

Indulgent au malheur, Thackeray ne lui marchandait point son estime : « Smollett demeura toujours un gentleman malgré toutes ses batailles et ses luttes, sa pauvreté, ses succès acquis durement et ses défaites. Ses romans ne sont que des souvenirs de ses propres aventures, que la description de son caractère et, à mon avis, de celui des personnages qu'il fut amené à connaître au cours de sa vie. Il devait avoir eu de bien étranges compagnons et avoir fait de bizarres connaissances dans son collège de Glasgow, dans l'officine d'un apothicaire de province, dans le poste des aspirants quand il naviguait comme chirurgien de marine ; et, aux Indes occidentales, dans la vie dure qu'il mena comme aventurier en quête de la fortune. Il ne dut pas beaucoup la trouver, j'imagine, mais doué d'un extraordinaire esprit d'observation, il nous décrivit tout ce qu'il vit, avec un charme étonnant et un humour délicieux. »

En juin 1763, flanqué de sa famille et d'un fidèle valet, Smollett passe le Channel. Ce voyage ressemble à une fuite : « Diffamé par la malveillance, persécuté par les factions, abandonné par d'illusoires protecteurs et accablé par l'épreuve d'un malheur familial que la fortune n'avait plus le pouvoir de réparer ...j'ai fui mon pays, théâtre de discussions mesquines et d'incroyables folies, où, à force de calomnies perfides et d'insultes atroces, quelques vils incendiaires avaient rallumé le brandon menaçant de l'horrible discorde civile. »

But du voyage : le midi de la France où Smollett espère que la douceur du climat aura raison de ses insuffisances pulmonaires. Il passera un peu plus de deux ans sur le continent , écrivant d'abondance à des correspondants réels ou imaginaires qu'il renseigne avec une alacrité chagrine sur les différentes étapes de son périple à travers la France et de son long séjour au soleil de Nice. Remaniées et publiées en 1766 sous le titre *Voyages à travers la France et l'Italie*, ces lettres figurent parmi les classiques de cette « littérature voyageuse » si opportunément remise au goût du jour par Bruce Chatwin, Jacques Lacarrière, Kenneth White, Nicolas Bouvier et Michel Le Bris.

Elles offrent la première description détaillée des paysages, du climat, des ressources et de la vie publique et privée des habitants de ce littoral encore mal connu qui va devenir en peu de temps, l'auteur des *Voyages à travers la France et l'Italie* y est pour beaucoup , la destination favorite des lairds écossais, des lords- chanceliers d'Angleterre, des dandies londoniens et des Anglaises chlorotiques.

Pionnier, Tobias Smollett l'est à plus d'un titre. Alors que ses contemporains passent le Var pour se rendre en Italie, il se fixe à Nice et, si l'on excepte une incursion de deux mois en Toscane et à Rome, y réside de décembre 1763 à avril 1765. Il tient registre de tout ce qu'il voit, et comme sa curiosité est sans borne, la moisson est riche et instructive. C'est Taine qui le décrit fort à propos comme « un homme qui se met en voyage ayant sur les yeux une paire de lunettes extraordinairement grossissantes ». Enfin, ses manies, son humeur, sa contrariété permanente font de lui un critique assassin de l'espèce la plus réjouissante pour un lecteur d'aujourd'hui.

Sitôt arrivé à Boulogne, il épanche sa bile. Les Français, il les trouve légers, sales et importuns ; leurs compagnes, qu'il considère avec suspicion, sont coquettes et dissipées. La cuisine lui retourne le cœur tant il exècre l'ail qui relève tous les plats. Les crus dont on fait cas offusquent son palais : « En Bourgogne, le vin ordinaire est si faible et si léger qu'on n'en boirait pas en Angleterre ». Il se plaint d'avoir le plus grand mal à se procurer du lait pour son thé. La saleté, le manque de savoir-vivre et « l'exploitation à laquelle sont soumis les étrangers » lui font bouillir le sang en permanence. Tout au long du chemin, il ne cesse de gémir qu'on le vole, qu'on l'assassine, qu'on le bouscule et se moque de lui. L'impudence et la filouterie lui paraissent être les traits dominants de la corporation des aubergistes, tenanciers , hôtes, servantes, maîtres de poste , postillons, marchands et valets de place.

Pour comble d'infortune, un « asthme scélérat » compliqué d'un méchant rhume l'empêche de visiter Aix-en-Provence qu'il était pourtant fort curieux de découvrir. A Brignoles, c'est le froid qui lui perce les os : « Le vent qui soufflait s'appelle le Maestral en dialecte provençal et je n'en ai jamais connu de pire. » Le lendemain, en poussant les fenêtres quelle ne fut pas sa surprise en voyant la campagne couverte d'un épais manteau de neige : « Ce ne peut être le midi de la France », se lamente-t-il, « ce sont plutôt les Highlands d'Ecosse ». Au Muy, il se prend de querelle avec un aubergiste qui le mortifie cruellement ; à Fréjus, « ville tout à fait insignifiante et délabrée », il fait atteler six chevaux à sa voiture pour affronter la dernière étape de son voyage. « La montagne de l'Estérel qui s'étend sur huit milles, était autrefois hantée par une bande de dangereux bandits qui heureusement ont été exterminés. La route est très bonne mais parfois très raide et bordée de précipices. »

Au sommet, transis de froid, Smollett et les siens font halte dans un relais de poste dont la particularité ne laisse pas de leur arracher des cris admiratifs. Au nord, les fenêtres donnent sur un sombre paysage de roches enneigées et d'arbres aux branches couvertes de givre ; au sud, sur un magnifique oranger croulant de fruits mûrs sous les chauds rayons d'un soleil éclatant. « Jugez de mon étonnement », écrit Smollett, « de voir régner l'hiver dans toute sa rigueur d'un côté de la maison et de l'autre, l'été dans toute sa gloire. Le milieu de cette montagne semblait vraiment marquer la limite du froid. L'après-midi, nous poursuivîmes lentement notre route dans un véritable enchantement. Le flanc de la colline est naturellement couvert des essences à feuilles persistantes les plus agréables, pin, sapin,

laurier, cyprès, myrte, tamaris, buis et genévrier entremêlés de marjolaine, de lavande, de thym, de serpolet et de sauge.... »

La voiture amorce sa descente sur Cannes, « petite ville de pêcheurs située sur une plage agréable », passe en vue des fortifications d'Antibes et touche vers midi à Saint Laurent du Var : « Quoique le sol fût gelé le matin, le soleil était aussi chaud qu'au mois de mai en Angleterre ; la mer était calme et la plage faite de galets blancs et lisses. A main gauche, la campagne était couverte d'oliviers verdoyants et le bord de la route plantée de grands myrtes sauvages comme les aubépines en Angleterre. »

Frontière séparant la Provence du comté de Nice, le Var est un cours d'eau placide qui se mue en torrent impétueux au moment de la fonte des neiges. Faute d'un pont solide, on doit recourir à des passeurs pour franchir les courants. « Six d'entre eux, les vêtements relevés à la taille et de longues perches à la main prirent la voiture en charge et lui faisant faire de nombreux détours, l'amenèrent sans dommage à la rive opposée. » Trop heureux de s'en être tiré à si bon compte, Smollett rétribua grassement douaniers et « gaieurs » tout en appelant de ses vœux la construction d'un pont qui rendrait moins aléatoire le passage du royaume de France au royaume de Sardaigne. Encore était-il en grand équipage : quelle tête eût-il fait si, à l'instar de l'abbé Papon qui le relate dans son *Voyage littéraire de Provence* publié à Paris en 1780, il s'était présenté tout bonnement à pied ? « Si l'on ne passe ni en voiture ni à cheval , on s'assied sur l'épaule de deux hommes qui se tiennent serrés l'un contre l'autre , en prenant réciproquement avec la main le haut de leur veste au dessous du cou , de manière que l'un passe son bras droit sur le bras gauche de l'autre ; on traverse le fleuve dans cette attitude ; mais il faut avoir soin de ne pas regarder l'eau : elle est si rapide que la tête tournerait et l'on risquerait de tomber. »

Dans l'après-midi, Tobias Smollett fait son entrée à Nice. Il s'installe à l'auberge et se met aussitôt en quête d'un logement. On lui déconseille les maisons de ville, rares et chères, et les maisons de campagne où l'on gèle en hiver et cuit en été. Pour vingt-cinq livres par an, il déniché « un rez-de-chaussée pavé de briques comprenant une cuisine, deux grands vestibules, deux belles pièces avec cheminées, trois grands cabinets qui servent de chambre à coucher , avec cabinets de toilette, office et trois chambres de domestiques, débarras et réserve.... J'ai aussi deux petits jardins pleins d'oranges, de citronniers, de pêcheurs, de figuiers, de vignes, de salades et de légumes. »

Ayant meublé ce vaste intérieur, il reprend le fil interrompu de sa correspondance imaginaire : « Me voici installé à Nice », écrit-il à la date du 15 janvier 1764, « et j'ai enfin le loisir de vous parler un peu de cette ville remarquable. » Dans ce peu qui relève de l'euphémisme , tout est ramassé : l'histoire , la géographie , l'architecture civile et militaire, les institutions politiques, les vestiges archéologiques, l'économie locale, la cuisine régionale, et mille et une choses vues que ce bon docteur Smollett restitue avec précision, humour, et un sens de la couleur locale qui ne verse jamais dans le pittoresque racoleur .

« La ville qui a à peine un mille de circonférence », écrit-il, « compte douze mille habitants. Les rues sont étroites, les maisons bâties en pierre et les fenêtres en général garnies de papier au lieu de vitre. Cette matière ne serait guère adaptée dans un pays de pluie et d'orages, mais ici où ils sont rares, les losanges de papier sont assez efficaces. Néanmoins, les bourgeois commencent à faire vitrer leurs fenêtres.»

Il n'est guère impressionné par le port, petit bassin protégé par un môle de pierre hérissé de canons pointés vers le large : « il est généralement plein de tartanes , de polacres et autres petits bateaux qui viennent de Sardaigne, d'Ibiza, d'Italie et d'Espagne chargés de sel, de vin et d'autres denrées , mais il n'y a pas ici de commerce vraiment important. »

Par contre, il ne tarit pas d'éloge sur la campagne environnante : « quand je monte sur les remparts et que je regarde autour de moi, je crois vraiment à un enchantement. La petite campagne qui s'étend sous mes yeux est toute cultivée comme un jardin ; d'ailleurs on ne voit dans la plaine que des jardins pleins d'arbres verdoyants, chargés d'oranges, de citrons, de cédrats et de bergamotes qui font un charmant tableau. En s'approchant, on y trouve des

carrés de petits pois bons à ramasser, toutes sortes de légumes magnifiques et des plates-bandes de roses, d'œillets, de renoncules, d'anémones et de jonquilles dans tout leur éclat et plus beaux, plus vigoureux et plus parfumés qu'aucune fleur jamais vue en Angleterre. Il faut que je vous dise que pendant l'hiver, on envoie des œillets jusqu'à Turin, à Paris et parfois même jusqu'à Londres, par la poste

Au milieu des plantations des environs de Nice, on aperçoit quantité de blanches bastides -ou maisons de campagne, qui font un spectacle éblouissant. Il y a parmi elles quelques belles villas qui appartiennent à la noblesse du comté ; des bourgeois possèdent même des cassines tout à fait logeables, mais en général ce sont des maisons de paysans qui n'abritent que la misère et la vermine. Elles sont de forme carrée et blanchies à la chaux ou au plâtre, ce qui enrichit encore le panorama. Les collines sont couvertes jusqu'au sommet d'oliviers qui restent toujours verts et dominées par des montagnes plus lointaines, couvertes de neige. Quand je me tourne vers la mer, la vue s'étend à l'infini, mais le matin par temps clair, on aperçoit les hauteurs de la Corse.»

En compagnie de quelques officiers suisses, il se rend à cheval à Villefranche afin de saluer le consul d'Angleterre, M. Buckland. Il en profite pour monter à bord d'une galère sarde, ce qui nous vaut une tirade marquée de la plus vertueuse indignation : « Je fus à bord d'un de ces vaisseaux et j'y vis deux cents misérables, enchaînés aux bancs sur lesquels ils rament lorsque la galère est en mer. Un sujet britannique conscient de son bonheur ne saurait voir un tel spectacle sans horreur ni émotion. Mais si l'on étudie la question froidement et posément, on reconnaîtra qu'il est juste et même sage, de mettre au service du public les malfaiteurs qui ne peuvent plus se prévaloir d'aucun des privilèges du citoyen. » Par contre, relève-t-il avec humeur, « c'est une atteinte manifeste et lamentable au droit des gens aussi bien qu'à l'humanité, de mêler à ces bandits les prisonniers maures et turcs capturés au cours d'opérations militaires. Et le fait que les prisonniers chrétiens sont traités avec la même cruauté à Tunis et à Alger, ne saurait justifier cette pratique barbare. »

Et puisqu'il est question d'honneur de la chrétienté, notre bon docteur y va de sa diatribe contre la France accusée de pactiser avec le diable au mépris des droits de l'homme, une antienne qui, on le voit, n'est pas nouvelle : « Il n'est assurément rien de plus honteux que les traités que la France et les puissances maritimes ont conclus avec ces barbares. Elles leur fournissent de l'artillerie, des armes et des munitions pour harceler leurs voisins. Elles leur paient même une sorte de tribut qu'elles présentent comme des libéralités et endurent souvent les affronts avec servilité par égard à quelque sordide petit avantage en matière de commerce.»

Il se défend, la main sur le cœur, d'être le moins du monde anti-français. N'est-il pas le premier à rendre hommage aux artistes et aux savants de cette nation, et à louer les qualités chevaleresques des soldats du Roi de France ?

Mais c'est plus fort que lui, il revient aussitôt à la charge, consacrant toute une lettre à stigmatiser le duel, coutume infâme, absurde et pernicieuse, que la France tolère sans voir que ces meurs barbares la déshonorent. Faute de pouvoir s'en passer, les français seraient moins odieux si, au lieu de s'embrocher, ils prenaient la saine habitude de se casser la tête à coups de pistolet, comme en Angleterre, cette pratique marquant un net progrès du bon sens « puisqu'elle met toute l'humanité sur le même pied. »

Autre bête noire de cet homme des lumières : la religion : « Je peux dire sans risque qu'ici la superstition règne à l'ombre très épaisse de l'ignorance et du préjugé. Il y a, je pense, dix couvents d'hommes et trois de nonnes dans et hors les murs de Nice, mais je n'ai jamais entendu dire qu'un de ces religieux ait fait de progrès notable dans aucune des connaissances humaines Toutes les églises sont des asiles pour les criminels de toute sorte, sauf ceux qui sont coupables de haute trahison, et les prêtres sont extrêmement jaloux de leur privilège en ce domaine. Ils reçoivent à bras ouverts les meurtriers, les voleurs, les contrebandiers, les banqueroutiers et les criminels de toute obéissance et ne les livrent jamais avant de s'être assurés de leur vie et de leur liberté. Je n'ai pas à m'étendre sur les effets pernicieux de ce

privilège infâme qui vise à augmenter le pouvoir et l'influence de l'église romaine en ruinant l'ordre et la moralité. »

L'Eglise est la principale cause de l'indigence : non seulement les Niçois passent le plus clair de leur temps à fêter les Saints au lieu de travailler, mais encore ils donnent la moitié de ce qu'ils gagnent au clergé et aux ordres mendiants. Experte dans l'art de distraire le peuple, l'Eglise, en retour, dispense à foison spectacles, processions, pèlerinages et fêtes votives. Cet aspect ludique de la religion papiste inspire à notre sombre Ecossois une remarque des plus pertinentes : « On m'autorisera à comparer la religion catholique à la comédie et le calvinisme à la tragédie. La première amuse les sens et inspire des idées d'allégresse et de bonne humeur, l'autre, comme la tragédie, joue sur la terreur et la pitié. » On n'est guère étonné de le voir en conclure que si les Français sont restés attachés au dogme catholique, c'est qu'à l'inverse du peuple anglais sujet à la mélancolie, ils sont versatiles, frivoles et irréflechis.

Ayant réglé son compte à l'Eglise, Smollett s'en prend à l'aristocratie locale : « Nice abonde en noblesse, marquis, comtes et barons. Trois ou quatre familles sont vraiment respectables, les autres sont *novi homines*, issus de bourgeois qui ont épargné un peu d'argent dans leurs différents métiers et se sont élevés à la noblesse en l'achetant. L'un descend d'un avocat, un autre d'un apothicaire, un troisième d'un marchand de vin, un quatrième d'un marchand d'anchois, et on me dit qu'il y a même à Villefranche un comte dont le père vendait des macaronis dans les rues. »

Cela ne les empêche pas d'être pointilleux sur l'étiquette et vaniteux comme des paons. Smollett que ne les aime guère, c'est visible, souligne d'un trait appuyé le grotesque de leur maquillage outrancier, de leur élégance criarde, de leurs mœurs dépravées. « Je ne veux pas entrer dans les détails ni ouvrir la chronique scandaleuse de Nice, par peur d'en être souillé. Pour ce qui concerne la délicatesse et la bienséance, lisez la description que le doyen Swift fait des Yahoos et vous avez une idée de la porcheria qui caractérise la galanterie à Nice. »

Leurs distractions : se réunir, le soir, en un lieu appelé le Parc « allongés sur des troncs d'arbres comme autant de phoques sur les rochers au clair de lune », ou dans la maison du Gouverneur à l'occasion d'une *conversazione* ou d'un bal financé par souscription. Inutile de dire que les Anglais ne se commettent guère avec ces aristocrates un peu trop voyants : « Notre consul qui est un fort honnête homme m'a dit qu'il avait vécu trente-quatre ans dans ce pays, sans avoir une seule fois mangé ou bu chez un noble. »

Loin de dédaigner les plaisirs de la table, l'auteur de Roderick Random consacre deux longues missives aux produits du marché, aux prix des denrées, à la meilleure façon d'accommoder les mets. On l'imagine à son affaire, curieux, empressé, cheminant avec componction d'un étal à un autre, flairant un melon, soupesant un becfigue, appréciant la fraîcheur d'un poisson, goûtant une olive, caressant la robe d'une pêche. Purgée de toute pensée maligne, la prose de Smollett vire au catalogue chatoyant et parfumé de tout ce qui pousse, vit et se consomme dans ce pays de cocagne.

Rayon viande : le bœuf piémontais est savoureux, le porc excellent, l'agneau délicat. On se poulèche avec les chapons et les dindes. Le mouton, en revanche, est médiocre, les poulets étiques, et on chercherait en vain une oie dans tout le comté. En saison, le gibier est abondant et délectable. Le sanglier rappelle le cochon sauvage de la Jamaïque. « Les lièvres sont gros, bien en chair et juteux. Les perdrix sont rouges en général, aussi grosses que des poulettes et très savoureuses ; il y a aussi des perdrix grises dans les montagnes et une troisième variété de couleur blanche. Celles-ci pèsent quatre ou cinq livres chacune. Les becfignes sont plus petits que des moineaux mais très gras ; on les mange généralement à moitié crus. La meilleure façon de les préparer consiste à en farcir un petit pain dont on a creusé la mie, de bien les arroser de beurre et de les faire rôtir jusqu'à ce qu'ils soient dorés et croustillants. Les ortolans sont mis en cage, gavés jusqu'à ce qu'ils en meurent puis mangés comme de véritables friandises. Les grives se servent avec les entrailles car elles se

nourrissent d'olives. Ils pourraient aussi bien manger les tripes du mouton puisqu'il se nourrit des herbes aromatiques de la montagne.»

Nice, poursuit Smollett, ne manque pas de poisson : rougets, Saint Pierre, bonites, maquereaux, grondins, mostelles frétilent dans les filets. « L'un des meilleurs poissons de ce pays s'appelle le loup, blanc, ferme et savoureux. » Il y a aussi le poulpe qui, mijoté aux oignons, évoque le pied de bœuf. Mais la sardine, l'anchois et le thon sont assurément les prises les plus courantes sur la côte. « Les anchois ne font pas seulement l'objet d'un commerce considérable à Nice, ils jouent un rôle important dans toutes les familles. A souper, les nobles et les bourgeois mangent une salade et des anchois qu'ils consomment aussi tous les jours maigres. Tout au long de la côte, pêcheurs et marins n'ont guère d'autre nourriture que du pain sec et des anchois salés ; quand ils ont mangé le poisson, ils étalent la saumure sur leurs croûtes. Rien n'est plus délicieux que des anchois frits à l'huile ; je les préfère aux éperlans de la Tamise. Je n'ai pas à vous dire que sardines et anchois sont pêchés au filet, salés, mis en caques et expédiés dans tous les pays d'Europe. »

Il énumère les légumes, vante au passage la truffe blanche du Piémont, réputée la meilleure du monde, passe en revue fruits de saison qui, en été, « atteignent à la perfection » et sont plus fermes et parfumés que les fruits anglais, ce qui ne l'empêche pas de les trouver trop doux et sucrés pour son palais.

Le thé et le sucre, importés de Marseille, sont sans défauts. A l'inverse, beurre et laitages sont exécrables, et il en va de même du pain. « Le pain de Nice est très médiocre et très malsain, selon moi. La farine sent généralement le moisi et elle est mêlée de sable. » Si l'eau de vie est imbuvable, le vin est bon et d'un prix raisonnable, mais les Niçois ont à son endroit de bizarres façons. « Ici les gens ne traitent pas leur vin avec autant de précaution que les Anglais. Ils le gardent dans de grandes fiasques sans bouchons mis avec un peu d'huile sur le dessus et pensent qu'il ne perd rien à être ouvert depuis un jour ou deux. Ils n'hésitent pas à l'exposer à la chaleur du soleil et à tous les temps. Et il est bien vrai que ce traitement a peu d'effet, ou même aucun, sur son goût, son parfum et sa transparence. »

Ménager de ses deniers, Smollett, qui n'est pas écossais pour rien, tient néanmoins à mettre ses compatriotes en garde contre les voleurs patentés qui sévissent à l'office et au marché. « Il est très difficile de trouver un cuisinier acceptable à Nice. Une bonne qui sert les gens du pays pour trois ou quatre livres par mois ne viendra pas dans une famille anglaise pour moins de huit ou dix. Elles sont négligées, paresseuses et vous filoutent sans vergogne. » Les mêmes infâmes procédés ont cours chez les commerçants : « La plupart des prix que j'ai donnés sont ceux que payent les anglais, mais à part la viande de boucherie, je suis sûr que les gens du pays paient trente pour cent de moins. La façon dont ils nous volent n'est pas seulement la preuve de leur vilénie mais un scandale de la part de leur gouvernement qui devrait intervenir en faveur des sujets d'une nation à laquelle les lient aussi bien la politique que la reconnaissance. » Rien de nouveau sous le soleil...

Le commerce extérieur est peu développé. La responsabilité en incombe pour une part aux marchands génois qui veillent à empêcher « tout ce qui pourrait rendre ce pays plus accessible par voie de terre, et décourage en même temps son trafic par mer. » Les ballots de marchandises arrivent au Piémont à dos de mulets et repartent vers la France par des voies détournées, les Niçois étant orfèvres en contrebande. Pourtant le comté ne manque pas de produits à exporter, qu'il s'agisse du chanvre, des oranges, des citrons, de l'huile, des anchois, voire même de la soie et du vin. Ne voulant rien laisser dans l'ombre, Smollett consacre de longs développements à l'élevage du vers à soie et à la fabrication de l'huile et du vin à qui, lorsqu'il en manque, on donne du corps en mêlant au raisin de la crotte de pigeon ou de la chaux vive, ce que notre bon docteur trouve pernicieux comme procédé. Enfin, en tant que port franc où les exportateurs sont exemptés d'impôts, Nice devrait canaliser une partie du trafic de Gênes ou de Livourne. Encore faudrait-il pour cela investir, bâtir des entrepôts et faire preuve d'un minimum d'esprit d'entreprise. Autant demander au créateur de changer les latins en industriels fils d'Albion : « Le grand obstacle au développement du commerce à

Nice, c'est le manque d'argent, d'assiduité au travail et de volonté. Les gens du pays sont en général de si fieffés coquins qu'aucun étranger ne leur fait confiance en affaires. On sait que leurs fûts d'huile sont à moitié pleins d'eau et que dans leurs tonneaux d'anchois, avec les poissons, ils mettent aussi les têtes qui sentent pourtant très mauvais. »

Le petit commerce est entre les mains de margoulin sans foi ni loi : « les boutiquiers de Nice sont généralement pauvres, cupides et fourbes. Beaucoup d'entre eux sont des faillis de Marseille, de Gênes ou d'ailleurs. Pour fuir leurs créanciers, ils sont venus à Nice qui, étant port franc, offre asile aux fraudeurs et aux escrocs des toutes confessions. »

Les artisans ne valent guère mieux : « Ils sont paresseux, indigents, maladroits, et dépourvus de la moindre habileté. Leurs prix sont presque aussi élevés qu'à Londres ou à Paris. Plutôt que d'assurer un travail continu qui leur procurerait un revenu raisonnable et les ferait vivre confortablement, eux et leurs familles, ils préfèrent mourir de faim chez eux, flâner autour des remparts, lézarder au soleil et jouer aux boules dans les rues du matin au soir. »

Tout en bas de l'échelle sociale, les pêcheurs, journaliers, portefaix et paysans, vivent dans une abjecte pauvreté. Leur aspect extérieur est si repoussant qu'on les prendrait aisément pour des Maures. Ils se nourrissent de polenta, d'un peu d'huile et de déchets de légumes. Sales, hâves et dépenaillés, ils montrent cependant les plus belles dents du monde. Smollett en est tout ébahi, lui qui se serait plutôt attendu à trouver, chez ces êtres frustes et sans hygiène, des bouches pleines de chicots répugnants. Totalement dépourvus de moralité, ils mordent la main qui veut les secourir. Cherche-t-on à les pourvoir d'un modeste gagne-pain, ils exigent des sommes exorbitantes, bâclent scandaleusement le travail, et volent tout ce qu'ils peuvent empocher sans risque. « Tous les gens ordinaires sont des voleurs et des gueux, comme le sont toujours, me semble-t-il, les indigents et les miséreux ».

Cette humanité sordide que Tobias Smollett compare, du haut de sa superbe, à un troupeau de bêtes vicieuses, est pourtant étonnamment paisible et docile : « Le peuple de Nice est tout à fait respectueux et soumis à ses supérieurs. Il est calme et discipliné : il s'abandonne peu à l'ivrognerie. Depuis que je vis parmi eux, je n'ai pas entendu parler du moindre désordre. Le meurtre et le brigandage sont parfaitement inconnus. On peut traverser seul à minuit tout le comté de Nice sans aucun danger. La police est très bien faite. » Il est vrai que le couvre-feu et les entraves à la liberté d'aller et venir sont là pour dissuader les têtes chaudes et les coupe-jarrets. On est tout de même heureux de voir Smollett concéder, fût-ce à regret, quelques mérites à ces Niçois qu'il fouille d'une plume hargneuse sans s'être apparemment donné la peine de les fréquenter ou même de les approcher.

La générosité n'étant de sa part qu'une distraction des plus brèves, Smollett ne tarde pas à reprendre le cours de ses pensées furibondes : « Il faut reconnaître qu'il n'est pas, dans toute la chrétienté, de pays moins imposé que celui de Nice, et comme la terre produit tout ce qui est nécessaire à la vie, avec un peu d'industrie, ses habitants pourraient renouveler l'âge d'or sous ce climat heureux parmi leurs bosquets, leurs bois et leurs montagnes qu'embellissent fontaines, ruisseaux, rivières, torrents et cascades. » Au lieu de quoi, règne la misère, fille de la paresse, de l'ignorance et de la gabegie.

Soustrait à l'influence de la France et de l'Italie, ces « deux nations éclairées », le comté est un véritable désert intellectuel : « Vous voulez connaître l'état des arts et des sciences à Nice ; en vérité c'est un vide presque complet. Je ne sais quels hommes de talent a pu produire autrefois ce pays, mais à présent, il semble devenu le domaine de la lourdeur d'esprit et de la superstition ». Point de bibliothèques, pas de librairie, aucun sens de la musique, et pour idiome un patois négligé très éloigné de l'ancienne langue provençale, telles sont les carences affligeantes de cette ville où Smollett n'imagine pas qu'un artiste puisse vivre tant on y est dépourvu de goût et d'élégance, dans la pensée comme dans l'expression.

Si seulement on pouvait transporter les Niçois aux antipodes et les remplacer par quelque honnête et industrielle population, le séjour serait enchanteur en cette ville qui pourrait être si belle, sur cette côte si parfaitement accueillante, et sous ce ciel si pur. Smollett

n'a jamais laissé ce coupable vœu passer la barrière de ses lèvres, mais il n'est pas interdit de penser que cette idée a pu, en certaines occasions, effleurer son esprit. Pendant deux siècles, ce sentiment sera d'ailleurs assez largement partagé par de nombreux sujets de Sa Gracieuse Majesté qui n'auront que trop tendance, comme aux colonies, à vivre en circuit fermé, limitant au strict nécessaire les contacts entre *we and the natives*.

Ce qui réconcilie Smollet avec ce pays, c'est le climat : « Il y a moins de pluie et de vent à Nice que dans aucune partie du monde que je connaisse », note-t-il en joignant à son épître un relevé éloquent des températures et de l'ensoleillement. « L'air est si calme que pendant plusieurs mois d'affilée, vous n'avez au dessus de la tête qu'une délicieuse étendue bleue sans le moindre nuage. » Climat idéal pour les valétudinaires en quête de prompt guérison : « Cet air sec, pur, lourd et élastique convient à ceux qui souffrent de faiblesse nerveuse, d'un blocage de la circulation, d'un relâchement des fibres, d'une viscosité de la lymphe et d'une circulation ralentie. » Par contre, gare au scorbut et aux terribles chaleurs de l'été à qui l'on doit ces fièvres putrides souvent mortelles.

Autre inconvénient du climat : ces myriades d'insectes qui rendent la vie insupportable pendant une bonne partie de l'année : « En été, malgré toutes les précautions possibles, nous sommes harcelés par des nuées incroyables de mouches, de puces et de punaises, mais les moustiques, les cousins, sont plus insupportables que tout le reste. De ce jour, il est impossible d'écarter les mouches qui vous envahissent la bouche, les narines, les yeux et les oreilles. Elles se précipitent dans votre lait, votre thé, votre chocolat, dans la soupe, le vin ou l'eau ; elles souillent le sucre, infectent les aliments et dévorent les fruits ; elles jonchent les meubles, les planchers, les plafonds et les gens et les couvrent de taches. Dès que vous éclairez les bougies, les cousins se mettent à vous bourdonner aux oreilles par myriades et à vous tourmenter de leur dard, si bien que vous n'avez ni repos ni répit avant d'aller au lit à l'abri de votre moustiquaire. Mais cette protection est fort désagréable par temps chaud et très malcommode pour ceux qui, comme moi, toussent et crachent fréquemment. »

Pour soigner ses bronches, l'intrépide Ecossois lance la mode des bains de mer : « Les gens furent très surpris, lorsque je commençai à me baigner au début du mois de mai. Ils trouvaient curieux qu'un homme apparemment poitrinaire plongeât dans la mer, surtout par un temps aussi froid, et des médecins prévoyaient une mort immédiate. Mais lorsqu'il apparut que, grâce à mes bains, j'allais de mieux en mieux, des officiers suisses en firent autant et quelques jours plus tard, plusieurs habitants de Nice suivirent notre exemple. Pourtant, il n'existe aucun aménagement et le beau sexe se trouve dans l'impossibilité absolue de profiter des bains, sauf à abandonner toute retenue car la plage est toujours pleine de monde et de bateaux de pêche. Si jamais une dame pouvait faire planter sur la plage une tente pour mettre et enlever son costume de bain, elle devrait également veiller à être convenablement assistée pour se mettre à l'eau et encore ne pourrait-elle plonger la tête la première, ce qui est la façon la plus efficace et la moins dangereuse de se baigner. »

Somerset Maugham pose la question : serait-ce à l'origine au docteur Smollett que Nice doit d'être devenue une plage à la mode ? Il n'est pas loin de le penser et on est tenté de lui donner raison. Tout atrabilaire qu'il fut, le modèle de Smelfungus de Sterne avait les yeux ouverts, l'esprit d'observation et deux ou trois idées d'avenir qui finirent par s'imposer le moment venu. Les lettres de Smollett connurent Outre-Manche un grand succès de librairie. Elles furent le premier « Baedeker de la Riviera ».

Toujours ronchonnant, Tobias Smollett quitta Nice et la France sans regrets. Après deux ans d'absence, il avait grande envie de revoir l'Angleterre : « Je suis attaché à mon pays car c'est la terre de la liberté, de la propreté et de la commodité, mais autre chose me le rend plus cher encore : il est le cadre de toutes les relations auxquelles je tiens et la demeure de mes amis, moi qui ne trouve l'envie de vivre que dans leur conversation, leur commerce et leur estime. » En juillet 1765, il passe la Manche et soupire d'aise en retrouvant sa chère Albion.

Pauvre Smollett : cinq ans seulement après avoir repassé le Var, les brumes glacées de l'Angleterre le renvoyaient, malade et désargenté, aux rives pouilleuses de la Méditerranée dont le climat était devenu indispensable à son organisme. Quelques amis essayèrent bien de lui obtenir un poste de consul, mais en vain. Exilé à Monte-Nero, près de Livourne, il composa *Humphrey Clinker*, la mieux construite et la plus apaisée de ses œuvres, et rendit à Dieu son âme chagrine le 21 octobre 1771, dix-huit ans avant que n'éclate cette révolution française qui l'eût assurément confirmé dans sa piètre opinion du genre humain en général, et des Français en particulier.

Le succès de ses Lettres sur la France et l'Italie lui ouvre droit à notre reconnaissance. Le plus récent traducteur des missives de l'atrabilaire Ecossais le souligne à juste titre : « A une époque où la mer suscitait plus de peur que d'attrait, Nice et sa région étaient à peu près inconnues, à l'écart des grandes voies de circulation, et les malades se fixaient plutôt à Montpellier où les médecins étaient nombreux, ou à Aix qui avait retrouvé ses eaux au début du siècle. Pendant les deux ans où les *Voyages* connurent le succès en Angleterre, ils furent le meilleur propagandiste de ce qui deviendrait un siècle plus tard la Côte d'Azur. La bonne société britannique y apprit qu'il existait, dans le midi de la France, un petit pays où, en plein hiver, on pouvait se soigner comme Smollett l'avait fait, bénéficier du soleil et prendre les bains de mer à l'abri des vents glacés qui balayaient la Provence ou le Languedoc ; elle ne tarda pas à s'y rendre et à prendre l'habitude d'y établir ses quartiers d'hiver. Sans ce livre, la vogue de Nice et de sa région n'eût sûrement pas commencé aussi tôt ; il marque le début de leur développement touristique. Et puisqu'à défaut de la nommer, il l'a découverte et fait connaître au monde, il n'est pas abusif de voir en Smollett « l'inventeur de la Côte d'Azur ».

